



Le CDI
École alsacienne

François Bon

Quart Livre, territoire inconnu



Quart Livre, territoire inconnu

Les Sables d'Olonne, ce mois de février 1994. Des mouettes dans les rues piétonnes désertes. Au bout des rues étroites, le ciel de mer dans une échancrure des toits, et par delà la vieille jetée (au dix-neuvième siècle, pour la construire, on y a immergé des dizaines de menhirs et dolmens ramassés jusqu'à trente kilomètres) l'immensité océane. Le sable, et le phare.

Haultes tours sus le rivaige de la mer, esquelles on allume une lanterne on temps qu'est tempeste en mer pour adresser les mariniers, comme vous povez veoir à la Rochelle & Aigues Mortes.

Les rues de La Rochelle et d'Aigues Mortes, l'hiver, sont désertes pareillement. Mais Rabelais ne supposait pas que beaucoup aient pu voir, dans leur vie, les deux villes ensemble. Il reste au port des Sables quelques sardinières, et dans l'arrière-port qui sert de parking à la plaisance, les lignes d'un coureur des mers en plastique : quand on fait le tour du monde c'est pour s'amuser, et le plus vite possible. Quand Rabelais a vu pour la première fois la mer, c'était aux Sables d'Olonne. Mais c'est comme pour sa date de naissance, prétexte à anniversaires lourds : au fait, on n'en sait rien. Donc il aurait déjà trente ans presque, on serait en 1523. Rabelais, après le couvent forcé à Angers (les trop d'iceulx) et le noviciat à Fontenay-le-Comte, embauché par Geoffroy d'Estissac trouve ses ailes et apprend les routes de l'ouest à dos de mule.

& gyrer au tour d'icelluy pole par Occident : de manière que tournoyans sous Septentrion l'eussent en pareille elevation comme il est au port de Olone, sans plus en approcher, de paour d'entrer & estre retenuz en la mer Glaciale.

C'est à Olonne que Rabelais découvre l'horizon de mer, et l'inconnu tout au bout. Et ceux-là, les *trop d'iceulx* ont dans la tête besoin de départ :

Vague decumane. Grande, forte, violente. Car la dixiesme vague est ordinairement plus grande en la mer Oceane que les autres. Parallele. Line droicte imaginée on ciel egualement distante de ses voisines.

Que savaient-ils, pour de vrai, dans leur tête, ceux-ci, 1523, regardant la mer ou le ciel? Tycho Brahé chaque soir, dans son île privée de la Baltique, monte à son estrade, mains sur l'accoudoir du fauteuil, et comme depuis vingt ans il fait regarde le ciel et dicte ce qu'il voit. Sous l'estrade, un assistant mesure le temps à l'impressionnante orologe et un autre recopie. Copernic, à Thorun en Pologne, enseigne en silence sa " fiction destinée à rendre le calcul plus exact ". Les calculs de Tycho Brahé, autour duquel tourne le monde, sont plus exacts que ceux de Copernic. Cinquante ans plus tard, à l'époque des trois, Montaigne, Cervantès, Shakespeare, on disposera de lunettes astronomiques et tout sera bouleversé. On s'imagine trop la Renaissance comme soudaine éclosion de savoirs neufs. Ceux-là ne découvraient qu'un peu plus d'obscurité : le peu qu'on avait pour tolérer l'énigme du monde était sapé par ce monde même, sans pourtant rien qui remplace. On ouvre les corps (Microcosme. Petit monde. L'autre petit monde qui est l'homme) et rien ne correspond plus. On dissèque les pendus, on s'en va à Montpellier recevoir ses grades de médecine, on quitte aussitôt la ville qui en est cinq cents après si fière, comme s'il y avait de quoi, pour venir à

Lyon retrousser ses manches, le soir chez l'imprimeur et serrer la presse sur les opuscules traduits et commentés du grec. Que savaient-ils de l'autre rive de mer?

Près le Catay en Indie superieure, ne prendre la route ordinaire des Portugualoys : Les quelz passans la Ceincture ardente, & le cap de Bonasperanza sus la poincte Meridionale d'Afrique, oultre l'Aequinoctial, & perdens la veue & guyde de l'aisseuil Septentrional, font navigation enorme. Ains suyvre au plus près le parallèle de ladicte Indie...

Ce qu'on connaît de l'autre côté du monde passe par la phrase et le récit, rien ne peut être su qui ne soit d'abord écrit puis publié. Rien de ce qui est écrit puis publié n'est pris à la légère. L'individu n'est pas. Il naîtra quand, de Montaigne à Descartes, s'inventera la philosophie dite du sujet. Ce qui est écrit est publié est la trace visible du grand livre universel des hommes, par quoi le monde se dicte lui-même :

Catadupes du Nil. Lieu en Aethiopie onquel le Nil tombe de hautes montaignes en si horrible bruyt que les voisins du lieu sont presque tous sourd, comme escript Claud. Galen. L'evesque de Caramith, celuy qui en Rome feut mon precepteur en langue arabicque, m'a dict que l'on oyt ce bruyt à plus de troys iournées loing, qui est autant que de Paris à Tours. Voyez Ptol. Ciceron, in Som. Scipionis. Pline, lib. 6. cap. 9, & Strabo.

Ce qui est écrit joue par amplification avec les récits qu'on en rapporte, et cela passe par (ou sauvegarde) une capacité d'effroi merveilleux, le monde est dangereux et la magie un fait ordinaire. Mais ouvrant toutes portes, en chaque direction, à qui n'a jamais assez, à qui se fie à sa curiosité : quel homme ici nous parle, qui, dès lors qu'il accède à Rome (et son premier projet de cartographier la ville, escaladant à cet effet la vieille colline d'amphores du Testaccio, où montera aussi Cervantès, et à Rome il y a peu on pouvait encore, dans ce quartier de mécanique et carrosseries, en face l'abattoir, venir s'y asseoir sous le figuier comme eux deux, Rabelais et Cervantès, sous le même ciel exactement, un livre dans la poche, le Testaccio depuis peu grillagé à cause des seringues qu'on y trouvait) se met donc à apprendre la langue arabicque en prenant cours particulier de l'évêque de Caramith, ville d'Arménie (on ne sait rien de plus de celui-ci, même pas son nom, certains ont cherché), pour entendre parler de l'effroi généré par le fleuve qui chute. A nous d'en faire autant. Et d'imaginer les passerelles dans la tête. Non pas une tête d'un génie sorti tout droit de gras repas, et d'un coup de vin lâchant fariboles, mais simplement d'un homme avec ses sens, son application et ses souffrances :

Hemicraines. Vous les appelez migraines : c'est une douleur comprenant la moitié de la teste.

Apprenant à Rome l'arabe avec un évêque d'Arménie qui lui parle de terres inconnues, et d'un fleuve qui tombe des montagnes. On ne sait pas faire même une multiplication. Pour additionner on a le boulier ou l'échiquier. Mais la numération arabe, dans la brève frange de temps qui sépare le Gargantua du Tiers-Livre, a relayé tout cela, la tête s'ouvre à des portes abstraites. C'est à Fontenay-le-Comte, d'où vient Rabelais, que François Viète invente l'algèbre, et dès le Tiers-Livre on a ingéré par la littérature la pratique nouvelle de compter :

6 7 8 9 10 6 7 8 9 Royaulx en deniers certains, non comprins l'incertain revenu des Hanetons & Cacquerolles, montant bon an mal an de 2 3 4 5 7 6 8 à 2 4 3 5 7 6 9.

La littérature, ce qui s'écrit, n'est pas un à côté des savoirs ou ce qui en distrait, mais né de leur intérieur pour regarder la même part obscure sur quoi ils butent. C'est cela qu'il faut comprendre, en tout cas se dire que c'est là où nous-mêmes nous sommes le plus séparés d'eux. Dans notre histoire de lecteur. Qu'on ne lit pas une préhistoire maladroite du roman, mais bien une parole liée intimement à celle qui découvre, qui s'en va dans le noir comme, tout autour du récit de connaissance, le monde est noir, terrible et inconnu : relation du grand voyage de Magellan en 1523, l'année même où Rabelais vient voir la mer. Partis à deux cent cinquante, revenus à moins de trente. Il y a, oui, un dangereux passage, en monde hostile, entre des terres rudes peuplées de géants, mais sur quoi ouvre une autre mer et sans nul doute un pays promis. On le cherchera deux cents ans encore, presque, avant de se résigner. Et c'est cette résignation qui inventera la littérature comme pays intérieur, rêve qu'on fait pour se réfugier où le monde n'a pas accès. Un génie, frère de sang, viendra moins de cinquante ans plus tard pour anticiper cette résignation et inventer la littérature. Il aura connu Lépante, la mutilation, le bagne, puis la pauvreté en son pays : Cervantès. Ici, dans le Quart-Livre, c'est du monde encore qu'il s'agit, et d'où bute le savoir sur l'inconnu, inventant la langue pour se défendre du noir, et se maintenir, soi-même, en son corps et sa tête à migraine, là où nulle solution n'advient encore. Où tout est possible, et c'est de l'intérieur de la langue, par son chant et l'hypnose de son rythme, que fabriquer cette limite de la langue et du monde, où l'un se crée par l'autre dans la réciprocité totale, avant qu'on renonce, deviendra cette excroissance unique : Rabelais.

En ceste opinion que feussent plusieurs mondes soy touchans les uns les autres en figure triangulaire aequilaterale, en la pate & centre des quelz disoit estre le manoir de Verité, & le habiter les Parolles, les Idées, les Exemplaires & protraictz de toutes choses passées, & futures : autour d'icelles estre le Siècle. Et en certaines années par longs intervalles, part d'icelles tomber sus les humains comme catarrhes, part là rester réservée pour l'advenir, iusques à la consommation du Siècle.

Quart-Livre, territoire inconnu. Parce qu'on ne sait pas comment le prendre. Parce que l'imaginaire ne s'affirme pas contenu dans les figures obligées de la farce et du carnaval, mais dans le monde même, ce qui en ce temps était de l'ordre du noir et du terrible, et ne nous effraie plus. Et même là où on revient au carnaval, on démonte le mécanisme :

C'estoit une effigie monstrueuse, ridicule, hydeuse, & terrible aux petitz enfans : ayant les oeilz plus grands que le ventre, & la teste plus grosse que tout le reste du corps, avecques amples, larges, & horrificques maschouères bien endentelées tant au dessus comme au dessous : les quelles avecques l'engin d'une petite chorde cachée dedans le baston doré l'on faisoit l'une contre l'autre terrifiquement clicquetter, comme à Metz l'on faict du Dragon de saint Clemens.

Oubliez le Rabelais des géants, il y a devant nous un homme dans son affrontement de ce qu'on ne connaît pas du monde, et c'est cela qui vaudrait pour nous, dans la même énigme où on est à seulement considérer ce qui reste de noir entre les étoiles, l'énigme seulement repoussée. Mais ici la langue ne renonce pas, cristallise elle-même en se soumettant à ce gouffre de l'être-là du monde :

Seigneur, de rien ne vous effrayez. Icy est le confin de la mer glaciale, sus laquelle feut au commencement de l'hyver dernier passé grosse & felonnie bataille, entre les Arismapiens, & les Nephelibates. Lors gelèrent en l'air les parolles & crys des homes

& femmes, les chaplis des masses, les hurtys des harnoy, des bardes, les hannissements des chevaulx, & tout effroy de combat. A ceste heure la rigueur de l'hyver passée, advenente la serenité & temperie du bon temps, elles fondent & sont ouyes.

Les pétroliers ne craignent plus les vagues, les paquebots ne servent plus au reste d'aventure qu'était passer d'un continent à l'autre. Aux Sables d'Olonne, ville l'hiver déserte, les bateaux de plastique s'empilent dans les hangars. Au temps de Rabelais, atteindre la frontière du nouveau supposait d'affronter le risque premier des vagues, l'ensevelissement par l'eau noire. Et de cela encore, la langue est première conjuration en acte. Pas de récit de voyage sans manipulation de la tempête comme symbole même de cet affrontement, où le monde extérieur vient d'un coup incarner le chamboulement du dedans : ce n'est pas une description, mais une métaphore. Et c'est le monde vrai qui devient allégorie du doute personnel, l'ambiguïté est terrible, totale. Pas question de se réfugier dans l'invention par quoi on se défend. Un seul recours : l'expérience autonome de la langue, sa mise en abîme, auto-réflexive. Faire de Villon un personnage récurrent de sa fiction, pour désigner de plus près l'instrument absolu, le chant hypnotique qu'on peut enfermer dans le frottement de trois mots et les harmoniques qu'ils recèlent en ne se restreignant pas au seul sens à quoi ces mots réfèrent. De quoi disposait en 1548 François Rabelais pour écrire sa tempête? L'homme a donc, au compte officiel, cinquante-quatre ans. Pour aller en Italie on s'embarque à Marseille ou Toulon, et on s'en va par bateau jusqu'à Gênes. Cela il a dû le faire, puisque le vocabulaire des marins de ces côtes se retrouve dans sa Tempête. Il suffit d'un soir, et de ce que le navigateur Saint-John Perse, en septembre 1965, à 78 ans, notera lui-même ainsi : " déchaînement, près du cap Corse, d'une tempête farouche en pleine lumière méditerranéenne, et dont l'étrangeté est telle, parmi tant de clarté et de pureté, comme au foyer même de la flamme, qu'elle réconcilie Saint-John Perse avec cette mer d'azur et ignorante de l'ombre. " Parenté de ces deux hommes, celui-ci nous donnant piste des plus précieuses pour nous représenter l'autre, venu de ses cinq cents ans, dans cette passion de savoir insectes, plantes et oiseaux, et tous leurs noms. Même distance de ces deux hommes d'avec notre univers pauvre pour leur contact physique d'avec les grands affrontements de nature, les voyages en Patagonie et les navigations polaires, les îles dans le vent. Leçon de Saint-John Perse, quand il nous parle, tout près de nous, de telle " île très altièrre et sans le moindre littoral, d'un aspect plus alpestre que méditerranéen avec sa couronne de nuée blanche et sa végétation noire très restreinte au sommet, ses revêtements rocheux très nus et ses glacis de pierre ignée d'une seule coulée jusqu'à la mer. " Loin de nous, le Quart-Livre ? Voici les inventions de Rabelais à la fin de son livre :

Une isle admirable, entre toutes aultres, tant à cause de l'assiette, que du gouvernement d'icelle. Elle de tous coustez pour le commencement estoit scabreuse, pierreuse, montueuse, infertile, mal plaisante à l'oeil, tresdifficile aux pieds, & peu moins inaccessible que le mons du Daulphiné. Surmontans la difficulté de l'entrée à peine bien grande, & non sans suer, trouvasmes le dessus du mont tant plaisant, tant fertile, tant salubre...

Mais parenté encore des deux hommes dans cette expression de Saint-John Perse d'être " homme d'Atlantique ", et ce que cela veut dire à trente-quatre ans quand venu à dos de mule aux Sables d'Olonne on découvre enfin ce qui a fait tant d'années la luminosité du ciel et le goût du vent sur vous, l'horizon de mer. Pour aller de Niort ou Poitiers à Bordeaux on s'embarquait à La Rochelle pour Bordeaux dans le dur clapot de là-bas jusqu'à la pointe de Grave, et pour ceux qui savent ce que c'est aussi que naviguer sur la Loire quand il y a du vent

et un peu de courant, sur cette grande route maritime jamais domestiquée dans notre pays même, et qui fut son terrain d'enfance, l'unique sensation sous les pieds d'une coque en bois et comment ça vibre, comment ça vous poursuit toute une vie, même si l'Atlantique on ne l'a pas traversé, qu'on s'est contenté, la cinquantaine approchant, de découvrir maintenant les remparts de Saint-Malo, d'où eux partaient, les vrais navigateurs. Le Brief recit de Cartier circulait, de façon restreinte, mais bien là dans l'étroite sphère où Rabelais et les siens n'ont jamais cessé de questionner.

La Tempête est un texte géant de la langue française pour tenir toute entière dans cette ambiguïté première, d'entre la sensation qu'on a dans les pieds, le goût du danger éprouvé et surmonté, et puis l'hypnose proprement poétique, la langue considérée pour elle-même et sans autre finalité qu'elle-même et ce qu'elle peut faire dans la tête : invention fondamentale... *Soubdain la mer commença s'enfler & tumultuer du bas abysme, les fortes vagues batre les flans de nos vaisseaulx, le Maïstral accompagné d'un cole effrené, de noires Gruppases de terribles Sions, de mortelles Bourrasques, siffler à travers nos antennes. Le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclairer, pluvoir, gresler, l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux & obscurcy, si que aultre lumière ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires, & infractions des flambantes nuées...* Et pousser cela à bout là où la langue forcée alors de se réfugier dans son propre infini ressassement de sons clos :

Bous, bous, bous, paisch. hu, hu. hu, ha ha. ha. ha. ha. Ie naye. Zalas, Zalas, hu, hu. hu, hu, hu, hu. Bebe bous, bous bobous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, Zalas.

Oubliez les géants. La farce cède le pas à ce qu'on est devant le monde quand on a cinquante ans, et qui oblige à vivre avec sur son épaule, juste arrière, les morts qui vous sont proches. D'un fils, Théodule, est attestée la mort. De ses deux autres enfants pas de trace, sauf qu'ils ne furent pas ses héritiers. Mais Guillaume de Langey, frère de Jean du Bellay. Décédé à Roanne, le 9 janvier 1543. Sur les routes d'hiver, Rabelais convoie le corps par charrette jusqu'au Mans. Ce qui passe dans une tête en tel voyage d'hiver, quand c'est votre ami que vous emmenez.

C'est que pour declairer la terre & gens terriens n'estre dignes de la presence, compaignie & fruition de telles insignes ames, l'estonnent & espovantent par prodiges, portentes, monstres, & aultres precedens signes formez contre tout ordre de nature. Il m'en soubvient & encores me frissonne & tremble le coeur dedans sa capsule, quand ie pense es prodiges tant divers & horrificques les quelz veismes apertement cinq & six iours avant son depart.

On a trop dit le Quart-Livre mal bâti, erratique. Chaque île vient à point, et isle, dans les récits de Magellan ou Cartier est toute terre découverte d'où surgit une organisation humaine étrange, voyez, cent ans plus tard, les illustrations faites des indigènes de Sandwich ou de Zélande. Force musculaire de Rabelais, à ramener toutes ces îles, celle de Ruach, le vent, celle des Alliances, ou celle du ventre, Gaster, à un coin de notre tête et ses imaginations obscures, de ramener ces îles là où elles décryptent ce qui ne va pas du monde là juste devant soi. Après la tormente marine, c'est la mort qu'on a tout près de soi, et plus le bon Rabelais qui rigole. Avec d'autres perspectives, dans la phrase comme dans le récit même :

L'isle grande seulement estoit habitée en troys portz, & dix Paroeces, le reste estoit boys de haulte fustaye, & desert comme si feust la forest de Ardeine. Et par la forest umbrageuse & deserte descouvrit plusieurs vieulx temps ruinez, plusieurs obelisces, Pyramides, monumens & sepulchres antiques, avecques inscriptions & epitaphes

divers. Les uns en lettres Hieroglyphiques, les autres en langage Ionicque, les autres en langue Arabe, Agarène, Sclavonique, & autres.

Il faut considérer la démarche globale. On a laissé de côté le Quart-Livre parce qu'on y voyait un livre sans bords, un départ sans arrivée. Le but, l'oracle, aurait été atteint à la fin du livre manquant, mythique, le Cinquième Livre. L'hypothèse désormais se confirme d'une grande somme, ébauchée sur toute sa surface dans les onze ans qui séparent le Gargantua du Tiers-Livre, avec les chaînons manquants, deux fois un an sans nouvelles, dans la biographie de Rabelais. Un livre global. Le Tiers-Livre en est repris du début, l'embarquement est incisé au bistouri, et une grande boucle de parole parcourue, grossie jusqu'à la démesure. En cours de route, Tiers-Livre puis Quart-Livre piratent le manuscrit ébauché.

C'est Abel Lefranc, l'homme de la grande édition Champion du début de siècle, qui indique par défaut le noeud énigmatique de cette clôture de l'oeuvre. En imaginant, dans ses Navigations de Pantagruel (1922) qui se lisent comme un roman, ce que serait le livre du retour des navigateurs, la fin de la boucle et le vrai mariage du héros. Hors, le Quart-Livre n'indique rien de ce retour, c'est une fin avalée, blanche, qu'on lui a portée à débit. L'oeuvre de Rabelais, à jamais, ne comptera que quatre livres et pas cinq, même si quelques textes autour viennent graviter : l'incroyable Prognostication par exemple, dix-neuf ans avant le Quart-Livre :

La plus grande folie du monde est de penser qu'il y a des astres pour les Roys, Papes, & gros seigneurs, plustost que pour les pauvres & souffreteux, comme si nouvelles estoilles avoient esté créées depuis le temps du deluge...

Fin avalée : on a passé les paroles gelées, la parole si lentement fabriquée par le texte même est maintenant remise au monde lui-même. Et le voyage n'est plus traversée du monde, s'il a enfin devant lui l'espace ouvert de ce confin de la mer glaciale. On s'est arrêté sur l'île allégorique de Gaster, et tout pour la trippe, et c'est le silence. Le bateau est en panne. On passe le temps comme on peut, on attend le vent. Et quand on retrouve et le vent et la parole, c'est une liste alphabétique qui vient, celle de toutes bêtes néfastes, qui se pourraient mettre dans la bouche, organe de la voix, par où finissait le Pantagruel quand le narrateur rentrait dans la bouche du géant :

Aspicz Amphisbènes Anerudutes Abedissimons Alhartasz Ammobates Apimaos Alharrabans Aractes Asterions Alcharates Arges Araines Ascalabes Attelabes Ascalabotes Aemorrhoides Basilic Boies Buprestes Cantharides Chenilles Crocodiles Crapaulx Catoblepes Cerastes Cauquemarres...

On ira ainsi jusqu'à Teristales et Vipères. Une fois parvenu dans l'espace polaire, où gèlent les paroles, où les mots ont cette matérialité si concrète :

Lors nous iecta sus le tillac plènes mains de parolles gelées, & sembloient dragée perlée de diverses couleurs. Nous y veismes des motz de gueule, des motz de sinople, des motz de azur, des motz de sable, des motz dorez. Les quelz estre quelque peu eschauffez entre nos mains fondoient, comme neiges, & les oyons réellement.

Plus aucune histoire, plus aucun récit n'était possible pour l'homme au bout de sa terrible course, en telle période et au bord de si nouveaux bouleversements, qu'un achèvement était là, dans le sommet de langue qu'est cette suite des trois chapitres des paroles gelées. Le

livre aura été un parcours, et l'ultime génie de Rabelais que ce parcours reste ouvert, poignée d'hommes face à l'inconnu et continuant d'avancer, que ce soit là l'ultime image qu'il nous laisse, là même où sur le désert glacial des eaux, eux ne sont plus que perception portée à l'extrême et recueillant le bruit du monde sans qu'il ne soit plus préalablement besoin de l'énoncer. On n'aura parlé ici ni de Quaresmeprenant et de l'énonciation portée dans le corps disloqué :

Les deliberations, comme une pochée d'orgues. La repentence, comme l'equippage d'un double canon. Les entreprises, comme la sabourre d'un guallion. L'entendement, comme un breviaire dessiré. Les intelligences, comme limaz sortans des fraires. La volonté, comme troys noix en une escuelle. Le desir, comme six boteaux de saint foin. Le iugement, comme un chaussepied. La discretion, comme une mouffle. La raison, comme un tabouret

Ni du diable et du laboureur voyans la misère & calamité du peuple, plus avant entrer ne voulusmes, ni encore de la guerre des Andouilles, ni de François Villon en théatreux et assassin, ni même des moutons de Panurge (qui d'ailleurs n'ont jamais été les siens).

Et on continuera, chaque fois qu'on s'en ira parler de Rabelais quelque part et le lire à voix haute (parce que, lisant, cesse avec évidence la distance, toute difficulté à entendre, et que surgit comme une peau notre propre rapport à l'inconnu de nos sens), à s'enquérir de qui a lu Gargantua : à Normale Sup, par exemple, ils lèveront tous la main, Pantagruel, une moitié de ceux-là, Tiers-Livre, encore un peu moins. Et Quart-Livre, plus personne, pensez donc : un livre qui ne finit pas. Une navigation là où nous on le sait bien, aujourd'hui : tout ça est imaginaire, elles n'existent même pas, les îles dont il parle.

Ce texte est paru dans Le Magazine Littéraire, dossier Rabelais, en 1996.